

ARETE VOLUMEN EXTRAORDINARIO 1990

**LES HOMMES DES LUMIERES EN GRANDS HOMMES DE LA
REVOLUTION FRANÇAISE**

Stéphane Douailler

Le 15 mai 1878, le positiviste Paul Foucart donnait une conférence à la bibliothèque populaire du III^{ème} arrondissement de la ville de Paris. Pour introduire son propos, l'orateur choisit une fois de plus d'évoquer une certaine façon de se représenter la situation des intelligences dans le moment présent. Cette représentation, porteuse à la fois du sens de la réunion du jour et des efforts déployés par les positivistes dans les conférences populaires, décrivai l'

“humanité se dégageant peu à peu des croyances primitives d'après lesquelles sa marche dépendait de la volonté arbitraire d'êtres surnaturels et tout puissants ¹.”

Cette représentation introductive pouvait donner lieu selon les occasions à plusieurs développements inspirés chacun par la doctrine positiviste, mais s'appuyant plus ou moins sur l'intérêt objectif ou subjectif attribuable aux auditeurs, sur les compétences particulières du conférencier, sur l'actualité. Or en cette année 1878, certains de ces développements méritaient aux yeux des positivistes d'être accentués plutôt que d'autres. Ce n'était peut-être pas tellement le moment, se disaient-ils, de décrire une humanité remplaçant l'action surnaturelle des dieux par des forces mises à jour par les *sciences*, et de focaliser les attentions sur le dégagement qu'une humanité, instruite des lois de la nature, effectuerait par rapport à ses croyances primitives; mais le moment plutôt de montrer une humanité prenant en charge elle-même, en la personne de certains de ses représentants, son devenir *spirituel*. Cette inflexion des conférences positivistes reposait sans doute sur l'évolution qui emportait certains des adeptes de la doctrine vers la “religion positive”. Dans

1. P. Foucart, *Le centenaire de Voltaire*, Ed. Marpon et Flammarion, Paris 1879.

ce cas, cependant, elle s'employait d'abord à répondre au succès remporté auprès du public par les expositions industrielles. Ces fêtes de la marchandise, que les grandes villes d'Europe s'empresaient d'organiser dans leurs murs les unes après les autres dans un temps toujours plus rapproché, avaient déjà cessé, de leur côté, de se justifier de donner à contempler à tous le progrès des sciences. Elles tendaient à se penser comme rendant visibles des états, moins du temps de la connaissance, que de celui, infiniment accéléré, de l'invention et du perfectionnement techniques². Soucieux de ne pas perdre dans cet excès de la technique sur la science, et dans cette accélération, le projet d'un progrès ordonné et complet de l'humanité raisonnable, les positivistes cherchaient donc, au moment où Paul Foucart donne sa conférence à Paris, à sauvegarder la représentation d'un devenir régulier de l'humanité, et se tournaient vers une histoire humaine scandée par la succession des grands esprits. Et ils n'avaient pas pour ce faire à se détourner beaucoup de la scène sur laquelle les villes européennes invitaient à s'abandonner à la course vertigineuse du progrès technique:

“Depuis peu, explique Paul Foucart, les peuples se sont mis à célébrer leurs centenaires. Mais ils rivalisent de zèle, et chaque saison nous montre maintenant quelqu'une de ces cérémonies qui, bien plus que les expositions de l'industrie, préparent les fêtes de l'avenir. C'est ainsi que Florence a célébré le centenaire de Michel Ange; qu'Anvers a célébré le centenaire de Rubens; que La Haye a célébré le centenaire de Spinoza, et que Paris va célébrer le centenaire de Voltaire. (*Op. cit.*)”

De ce côté, cependant, l'histoire elle-même tenait en réserve quelques difficultés pour ceux qui cherchaient ainsi à continuer de la penser dans le rythme des siècles.

1. *Scène égyptienne*

Cent ans plus tôt, en effet, Paris avait refusé à Voltaire une sépulture. Sa dépouille avait été recueillie par l'Abbaye de Sellières, dont la vente, au moment de la Révolution française, rappela aux villes de Troyes et de Romilly, proches l'une et l'autre de l'abbaye, la présence en ce lieu du grand

2. Voir par exemple Von Beetz: “La technique n'aime pas le progrès lent et mesuré de la science, elle ne compte pas en siècles et décennies, mais en années, en mois et en semaines”. (*Discours d'inauguration prononcé le 16 septembre 1882 à l'Exposition internationale d'électricité du palais de cristal de Munich, sous la protection de sa majesté le Roi Louis II de Bavière*).

homme. Les *Amis de la Constitution* de Troyes en réclament la possession. Le Conseil général de la commune de Romilly propose, après délibération, que les restes, formant:

“un corps conservé (...) sain et entier ³”,

soient partagés entre les deux villes. A la suite de démarches entreprises par Charles de Villette, témoin des derniers instants de Voltaire, membre par ailleurs de la *Société de 1789* fondée par Condorcet, l'affaire est portée devant l'Assemblée nationale qui décrète:

“la translation des cendres de Voltaire à Sainte-Geneviève ⁴”.

La panthéonisation est confiée à un officier municipal du nom de Charron (sic), qui, soucieux d'accomplir sa tâche dans l'esprit des temps nouveaux, s'applique à faire de la cérémonie une démonstration selon laquelle la Révolution se montre reconnaissante aux hommes qui se dévouent à sa cause, et les révolutionnaires prouvent qu'ils ne sont pas:

“ce peuple qu'on calomnie chez nos voisins, (...) ces hommes qu' on leur a dit être transformés en animaux féroces; (...) que ni le goût des arts, ni l'urbanité française n'ont déserté nos murs (*Op. cit.*)”.

Et dans cette double perspective il annonce que la panthéonisation de Voltaire doit être, non pas un “triomphe”, mais, dans le style antique, une cérémonie simple vouée aux sentiments de regret et d'admiration. Or le choix en faveur de la simplicité antique est bien une réponse à une situation politique. Ainsi, craignant que les cérémonies prévues fassent à Voltaire une apothéose, des prêtres assermentés de Paris, des magistrats, des citoyens modérés et en particulier de Sainte-Geneviève, avaient adressé à l'Assemblée nationale une pétition demandant que la translation des cendres de Voltaire au Panthéon des grands hommes ne fasse objet d'aucune cérémonie. Plus que les raisons qui les poussent à formuler cette demande, il convient de relever

3. Lettre de M. Charron au président de l'Assemblée nationale, in *Translation de Voltaire à Paris, et détails de la cérémonie qui aura lieu le 11 juillet, arrêtés par le Directoire du département de Paris, sur le rapport de M. Charron, officier municipal commissaire à la translation.*

4. Décret du 30 mai 1791.

le cadre dans lequel ils argumentent. En tête de leur pétition, ils avaient en effet inscrit cette exergue:

“Chez les Egyptiens, aussitôt qu'un homme était mort, on l'appelait en jugement; l'Accusateur Public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eut été mauvaise, on en condamnait la mémoire et il était privé de sépulture... Lorsque le jugement se trouvait favorable au mort, on procédait aux cérémonies de l'inhumation. On faisait son panégyrique. (...) On le louait de ce qu'il avait cultivé la piété, la justice, la douceur, la modestie, la retenue et toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Alors tout le peuple applaudissait et donnait des louanges magnifiques au mort, comme devant être associé pour toujours à la compagnie des hommes vertueux ⁵.”

Les signataires de la pétition révèlent en réalité une difficulté des temps par rapport à cette exergue empruntée à l'*Histoire romaine* de l'austère Rollin. La pétition accepte en effet l'inhumation de Voltaire, et même la translation au Panthéon des cendres de celui qui, dit-elle:

“a prédit la Révolution (...), a pu calculer et prévoir la Constitution nouvelle (*Op. cit.*).”

Mais elle reste embarrassée de savoir quoi faire du souvenir qu'elle garde aussi de celui qui:

“d'après son caractère bien connu (a été) cet adulateur des Grands, ce contempteur du peuple, cet homme d'un esprit versatile, sans lois, sans principes, (...) un de ses traits les mieux prononcés (étant) la jalousie (*Ibidem*).”

Aussi la simplicité antique des funérailles faites finalement à Voltaire, le représentant étendu dans l'attitude du sommeil, près d'une lyre brisée, tiré par quatre chevaux presque sans aucun ornement, entouré de jeunes filles vêtues de blanc, n'a-t-elle pas vraiment le sens de cette immédiateté égyptienne qui, après avoir entendu l'Accusateur public mettre en balance les actions bonnes et mauvaises, oublie le tableau nuancé de la vie du mort et se précipite unilatéralement dans les applaudissements et les louanges manifiques. Elle a dans le contexte inauguré par la Révolution française le sens d'une *pudeur*, qui, au sein des cérémonies qui saluent le temps nouveau de l'histoire,

5. Bibliothèque historique de la ville de Paris, 12 272, tome II, n° 87.

maintient la mémoire des actions mauvaises sous la forme d'une certaine *retenue* des applaudissements et des louanges. Ce souvenir conservé des faiblesses du grand homme dans une réserve mise à lui faire un triomphe public est un trait constant de l'évocation de Voltaire dans la période qui suit la Révolution française. En ce point, à côté de beaucoup d'autres, une certaine relation entre la morale et la politique semble avoir reçu une modification décisive sous la Révolution française. Une difficulté nouvelle, qui prenda d'autres formes que cette retenue inventée dans un décor antique, commençait ici une histoire.

2. *La justice du sociologiste*

En 1878, le centenaire de Voltaire qui suscitait chez les positivistes un surcroît d'activité dans les conférences publiques fait l'objet d'une mise au point de la part d'Emile Littré dans *La philosophie positive*⁶, revue qu'il dirige avec Wyruboff. La figure de Voltaire y est traitée dans ce cadre nouveau qui ne précipite pas dans l'oubli des pans entiers du passé. Emile Littré l'indique, en introduction, en évoquant l'autobiographie que venait d'écrire Miss Henriette Martineau, intéressante personne qui avait quitté la religion protestante pour embrasser le positivisme et devenir l'auteur, bien connu des lecteurs de la revue, d'un *Système de la philosophie positive*. Et il y relève ce fait, à ses yeux incroyable, qu'au moment où la conversion de Miss Henriette Martineau devint publique, des amis inquiets et des personnes charitables lui firent parvenir des bibles. Comme si, argumente Littré, Miss Henriette Martineau avait en se convertissant au positivisme perdu le souvenir des bibles. La question du centenaire de Voltaire, et de la querelle qui aussitôt l'entoure, doit pour Littré être posée dans les mêmes termes:

“Ceux qui, écrit-il, recueillant les passages les plus compromettants dans la longue oeuvre de Voltaire, les mettent sous nos yeux à propos du centenaire, pensent-ils donc que c'est la première fois que nous en avons connaissance? Nous savions tout cela. (*Op. cit.*)”

Qui ignore que Voltaire a

“parlé avec irrévérence des choses saintes, prodigué la raillerie, le sarcasme, l'injure contre les hommes et les choses théologiques, et tenté sans relâche de rendre vil et odieux ce qui est objet de respect et d'amour de la part de grandes communautés (*Ibidem*) ?”

6. Juillet-août 1878, n°1, pp 92-97.

Comment ne pas se souvenir qu'en son nom, et au nom de quelques autres, la Révolution française s'est livrée aussi à des actes détestables?

Mais précisément: célébrer Voltaire, fêter en 1878 son centenaire, consiste à inventer une forme de mémoire qui de son nom n'effacerait rien de cela. Et peut-être suffit-il de prendre pour principe de ne rien effacer: le souvenir d'aucune terreur, ni celle révolutionnaire de 93, ni celle catholique de Louis XIV sur la religion protestante; le souvenir d'aucune raillerie, ni celles de Voltaire contre le christianisme, ni celles en leur temps des chrétiens contre les religions de l'antiquité:

“Il faut voir, rappelle Littré, de quel ton on traite (là) les impudicités de Vénus, les jalousies de Junon, les escapades de Jupiter, et les stupides ou immoraux adorateurs de tant de turpitudes. Tel des apologistes”,

enchaine-t-il d'un argument supplémentaire

“ne craint pas au grand scandale des admirateurs du grand art, de qualifier de vaines et ridicules poupées les chefs d'œuvre de Phidias (*Ibidem*).”.

Si on laisse de côté provisoirement l'argument supplémentaire qui introduit dans la question les admirateurs du grand art, la forme de célébration semble du coup aussitôt trouvée que cherchée. Elle est évidemment “l'impartiale philosophie positive” elle-même. Elle est ce savoir d'où l'on sait que l'avènement de la raison exige de chaque création de l'humanité qu'elle détruise celle qui la précède, et succombe sous les coups de celle qui lui succède.

“Le sociologue, qui a rendu justice aux religions tant qu'elles ont été bienfaites, n'hésite pas à rendre justice aussi aux démolisseurs, qu'ils aient été chrétiens ou encyclopédistes, et elle (sic) est de leur parti quand les démolitions sont devenues nécessaires, (...) changeant de cause lorsque l'histoire en change, sans jamais se désintéresser (*Ibidem*).”.

En moins d'un siècle, la retenue des vivants, qui en 1791 permettait à l'un des plus encombrants hommes illustres des temps nouveaux d'emporter avec lui une part de sa méchanceté naturelle pour traverser l'Achéron et rejoindre le royaume des morts⁷, devient ainsi, dans sa version sociologique et positiviste,

7. On sait que chez Lucien (*Dialogue des morts*) les morts ne sont au contraire autorisés à monter dans la barque de Charon qu'après avoir été entièrement dépouillés de leurs biens, de leurs apparences, de leurs mauvais sentiments.

cette philosophie de l'histoire qui recueille tout et qui en particulier accepte (ce qui comme on sait a déjà fait sensation dans le siècle dans ses versions, hégélienne en Allemagne, cousinienne en France) le temps de la guerre des hommes au sein de cet autre temps dans lequel l'humanité se recompose et se réconcilie avec elle-même.

Comme le geste en 1791 de la panthéonisation, celui en 1878 du centenaire tel que Littré le conçoit veut en même temps saluer la singularité d'un temps: proclamer le temps nouveau, le "triomphe paisible"⁸ d'une raison allant, par delà Voltaire lui-même, vers l'ère positive. Et là, la question se pose: à quoi peut ressembler un salut qui, adressé à une figure de l'humanité, voudrait dire ceci: qu'on ne s'en désintéresse pas le temps de changer de cause? La reconnaissance maternelle témoignée par la Révolution à ceux qui ont embrassé sa cause étant à cet égard, même sous sa forme atténuée, trop exclusive encore, c'est en deça des liens filiaux dans la différence première des gestes humains et des gestes inhumains que Littré en cherche les ressorts. Il oppose l'attitude du positiviste, qui

"n'a jamais eu des paroles d'injures, de colère ou de dédain pour les religions (*Op. cit.*)",

et celle du fanatisme de ce

"zélé catholique (qui) pénétra dans le Panthéon où les os de l'homme de Ferney avaient été déposés, viola la tombe, s'empara des débris qu'elle contenait, et alla les enfouir (c'est le mot dont aujourd'hui les cléricaux se servent pour flétrir les enterrements civils) dans un lieu écarté où l'on ne put les retrouver (*Ibidem*)".

Et en ce lieu originare où enfouissement et inhumation se séparent, l'appartenance à l'humanité civilisée, la rupture avec la férocité animale, ne se gagnent plus par un art qui témoigne dans les pratiques funéraires d'une filiation avec l'antique, mais par un art dont les admirateurs ont éprouvé dans leur force historique toutes les violences inhumaines, iconoclastes, avant de retrouver l'humain de l'inhumation dans une mémoire apaisée de toutes les oeuvres. Aussi Littré cite-t-il à cet endroit l'imprécation qu'a l'acte III d'*Athalie* Racine met dans la bouche de Joad, grand prêtre du temple de Jérusalem:

8. M. J. Chénier, *Epître à Voltaire*, Paris 1806.

“Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous vos pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent? ”⁹ ”

Dans l'épisode biblique, sur lequel Racine jetait l'inquiétante clarté du souvenir des morts sans sépulture et du corps de Jézabel déchiré par les chiens conformément à la prédiction d'Elie, Joad était ce personnage menant contre une Athalie criminelle, condamnée par le Dieu des Juifs, mais certainement humaine, une lutte obstinée inaccessible à tout esprit de conciliation, et exprimant dans les vers cités, crûment, le désir de voir ses ennemis enfouis. Qui, en comparaison, en percevait, une fois encore, l'extension de l'idée d'humanité contenue dans l'attitude positiviste, elle qui se révèle capable non seulement de donner raison à ses ennemis à certains moments du passé, celui par exemple où Joad incarne la

“lutte du monothéisme juif et de Jehovah contre les dieux multiples de Chanaan, de la Phénicie et de la Syrie (*Ibidem*) ”,

mais aussi de citer, alors même qu'elle est injustement attaquée par la religion chrétienne résistant à sa nécessaire destruction, avec Racine l'oeuvre d'art d'un porte-parole de cette religion? Il demeure, on s'y attendait, qu'au moment où le positiviste fait la preuve de son intérêt élargi pour les figures de l'humanité, il démontre son incapacité à figurer l'humain, à inscrire cet intérêt qui ne se désintéresse jamais dans une réalité, notamment artistique, qui ne soit pas un double de lui-même. A ne ressentir devant la passion racinienne aucune passion contraire, Littré n'éprouve devant ces

“vers énergiques et bien frappés (...) qu'un sentiment poétique et historique, semblable à celui que nous inspire dans Homère Jupiter déployant ses balances d'or, où il pèse le destin d'Hector et celui d'Achille; le plateau du héros troyen s'abaisse jusqu'à l'Hadès, le plateau du héros grec s'élève jusqu'au ciel. Apollon abandonne Hector, qu'il protégeait et qui succombe sous la lance du fils de Pélée (*Ibidem*) ”.

Ce que le positiviste trouve en effet dans ces vers n'est pas ces vers, mais lui-même, sa propre attitude d'historien-sociologue. Et ce que disent aussi ces balances s'abaissant l'une jusqu'à l'Hadès, l'autre s'élevant jusqu'à l'Olympe,

9. Racine, *Athalie*, III, 5; E. Littré, *Op. cit.*

c'est leur incapacité à peser les efforts déployés par l'auteur d'*Athalie*, non pas pour être le porte-parole du principe monothéiste, mais pour créer à l'intention des protégées de Madame de Maintenon, à la frontière du siècle et du cloître, dans la simplicité d'un sujet dramatique religieux et dans quelques représentations sans faste, un monde; c'est-à-dire aussi, déjà, une humanité élargie.

L'expérience se répète inlassablement: l'ambition d'être son temps tout entier en redessinant le visage de l'humanité sur les actes même inhumains des hommes ne réussit à rendre justice à la nécessité des actions qu'en faisant advenir une impossibilité à donner figure à leurs auteurs. Soit encore le cas de Jeanne d'Arc, qui fut peut-être un des points les plus sensibles de cette question du centenaire de Voltaire. Deschanel venait de faire paraître dans ce contexte un livre, qui était un violent réquisitoire contre l'auteur de *La pucelle*. Albert Castelnau, plume positiviste, répondit dans un article de *La morale indépendante*¹⁰, montrant qu'une intelligibilité supérieure de l'histoire permettait là encore d'arriver à une autre compréhension des railleries de Voltaire, en les replaçant dans le cadre d'une poétique propre à son siècle, incapable d'apprécier les beautés de l'âge catholique et féodal, d'apercevoir la valeur esthétique et sociale du mythe chrétien et de la chevalerie, de s'intéresser à la bible ou de goûter Shakespeare. Dans un siècle qui trouvait Dante barbare, concluait Castelnau, un sujet poétique comme Jeanne d'Arc, sujet gothique, ne pouvait être autrement que risible, et l'outrage retenu contre Voltaire ne l'était sans doute pas aux yeux de ses contemporains autant que ses détracteurs voudraient aujourd'hui le croire. Démonstration typique, à laquelle il revint à Charles Renouvier, au sein de cet épisode, de poser la question de l'échec de sa réussite. Comment, demande-t-il¹¹, le positiviste peut-il rendre justice, en même temps qu'à Voltaire, aux beautés du vieux monde catholique et féodal sans être amené à le reconstruire, à rendre son

“respect à Saint Dominique et son admiration à Childebrand (...); à relever les idoles que Voltaire avait abattues (*Op. cit.*) ?”

Il ne le peut, répond Renouvier, qu'à renoncer à la puissance d'évocation de l'historien, qu'à entraîner son objet dans le non figurable, ainsi que le montre cette réaction de Castelnau s'écriant:

10. N° 84

11. Renouvier: “Voltaire et la pucelle” dans *La critique philosophique*, 25 juillet 1878.

“trop de zèle, monsieur, et trop de majuscules!”

devant la description que l'historien Henri Martin avait fait de la naissance de Jeanne d'Arc, écrivant:

“Le 30 mai 1431 se leva, jour le plus auguste et le plus sombre qui eût paru sur la terre depuis le jour où la croix fut plantée au Golgotha... -On put dire du Messie de la France, comme DU FILS DE L'HOMME: IL EST VENU PARMI LES SIENS, ET LES SIENS NE L'ONT PAS CONNU” (*Ibidem*).

3. *La confusion des généalogies*

Renouvier concluait en reprochant à Castelnau, incapable de rendre à Jeanne d'Arc les traits d'une “réelle sainteté”, de ne pas être sorti de la raillerie voltairienne; et en proposant de corriger l'auteur de *La pucelle* en le confrontant à celui du *Dictionnaire philosophique*, et de l'*Essai sur les mœurs* (chap. LXXX). C'était continuer à espérer que l'analyse historique finirait un jour par dessiner, sans perte, les images vraies de l'humanité. Et on sait que si Renouvier, sur ce sujet, ne quitta pas sa table d'écriture, tel avait été aussi le travail que le fondateur du positivisme n'avait cessé de remettre sur le métier. En 1841, dans ses 55^{ème} et 57^{ème} leçons du *Cours de philosophie positive*, Auguste Comte avait, pour donner à chaque penseur sa place véritable dans le grand mouvement de la science et de la société, donné la prépondérance à la figure intellectuelle de Voltaire contre la sentimentalité passionnée de Rousseau. Dix ans plus tard, dans le *Catéchisme positiviste*, qui en 1852 déclare Voltaire et Rousseau presque oubliés, et en 1853 dans la *Politique positive*, il avait choisi d'opposer à l'un et à l'autre les figures encyclopédistes de Diderot, D'Alembert, Hume, Condorcet, Frédéric de Prusse. En fait, ce que l'enseignement d'Auguste Comte avait donné à voir était moins l'approfondissement et l'évolution d'une lecture des philosophes que la poursuite d'un travail technologique substituant indéfiniment les uns aux autres des équilibres, remplaçant une combinaison entre Voltaire et Rousseau par une autre entre Diderot et Hume, ainsi qu'entre Fontenelle et Condorcet, entre Diderot et Frédéric, entre Condorcet et Danton, entre Platon et Aristote (évidemment), entre Charlemagne, Aristote et César enfin ¹². Et dans cet Olympe aux figures changeantes, il était clair que la faiblesse de

12. Voir “Voltaire et Rousseau jugés par Auguste Comte”, par F. Pillon, *La critique philosophique*, 25 avril, 2 mai 1878.

chacun devait être seulement de n'être pas l'autre, et que c'est cette adéquation que la multiplicité des combinaisons s'efforçait de réaliser. Dans le centenaire de Voltaire, cette volonté tentait en réalité de faire produire à ce programme une ultime combinaison. Contre un comité que l'année 1878 avait vu se former "sous l'unique patronage de Voltaire", qui se préparait à célébrer sa mémoire à l'exclusion de Rousseau mort pourtant la même année, un autre comité composé de républicains, de députés, de journalistes, avait aussitôt songé à opposer l'idée d'une commémoration commune de Voltaire et de Rousseau, en regrettant de ne pouvoir pour des raisons de calendrier y associer Diderot. L'initiative, en même temps, révélait comment on contournerait bientôt l'infigurable auquel la démarche semblait à nouveau devoir se heurter:

"Combien ne serait pas plus considérable et plus rayonnante, écrivaient les pétitionnaires, l'influence d'un comité (...) animé de cet esprit de conciliation, et présidé par le grand homme qui, mieux que personne, a qualité pour nous représenter tous devant le monde et porter la parole en notre nom: Víctor Hugo! ¹³".

Telle doit être, semble-t-il, décrite cette question. Pour celui pourtant qui revient sur l'archive, d'autres histoires toujours l'attendent. Et ici en particulier il trouve, mêle à ces questions de commémoration, de centenaires, de bicentenaires, un mémoire: *Hommage aux mânes de Corneille et de Voltaire*. Présenté au moment même de la Révolution française à l'Institut national par Marie-Victoire-Hortense Frescarode, ce mémoire attire l'attention des académiciens sur le cas d'Adélaïde Dupuis-Corneille, à la fois descendante de Corneille et nièce de Voltaire, et leur demande de confirmer à cette femme démunie l'intérêt de la République pour les grands hommes de lettres sous la forme d'une pension. Pour présenter sa requête, Marie-Victoire-Hortense Frescarode argumente dans le cadre installé par la pathéonisation de Voltaire. Elle invoque les liens qui unissent à la Révolution les hommes de lettres qui ont oeuvré dans l'esprit du temps nouveau, invite à considérer l'encouragement que représenterait pour les arts et les lettres la certitude que la République sait témoigner sa gratitude aux pères qui s'illustreront dans cette carrière, et à leurs enfants. Et elle met en scène une pudeur à faire parade des grands noms qu'elle exalte ainsi dans le temps révolutionnaire, pudeur d'Adélaïde Dupuis-Corneille à dire ses origines illustres et sa misère présente, pudeur de Marie-Victoire-Hortense Frescarode à évoquer le culte qu'elle voue aux

13. Cité par F. Pillon: "Le centenaire de Voltaire et de Rousseau", *La critique philosophique*, 28 mars 1878.

grands hommes de lettres. Les voix malveillantes et les sourires ironiques n'ont pas manqué en effet pour troubler la piété de l'une, l'admiration de l'autre, par le rappel des faiblesses bien connues des hommes dont elles honorent la mémoire. En demandant cependant à conserver à la connaissance de ces faiblesses la forme d'un secret douloureux, d'un secret à ne pas ébruiter pour éviter

“qu'il manque au coeur d'une femme sensible un objet de plus à aimer¹⁴” ,

Marie-Victoire-Hortense Frescarode s'engage dans une tout autre voie que celle qui, faisant la part des choses, irait pour donner sa place à ces faiblesses vers une figuration désenchantée, plus réaliste, plus positive, de l'histoire humaine. Elle fait au contraire des ces faiblesses, à peine ébruitées, la source d'enchantements supplémentaires pour les temps nouveaux. Si les grands hommes sont capables de faiblesses peut surgir, à côté d'Adélaïde Dupuis-Corneille, une Adélaïde Cornelle d'Angély qui revendique les mêmes titres. Et si Marie-Victoire-Hortense Frescarode, qui elle-même n'ébruite pas l'énigme que laisse entendre son propre nom, indique que la situation des deux Adélaïde pourrait se débrouiller en songeant que Cornelle était le nom de Pierre mais aussi de Thomas, elle évoque avec tendresse le discours de cet homme essayant pendant toute une soirée de la convaincre qu'il était un descendant d'Esopé, de sorte que, ajoute-t-elle:

“nous pouvons nous attendre aujourd'hui à l'apparition de quelque illustre descendante d'Homère ou d'Aristote, réclamant, au nom sacré de l'antique Grèce, la protection des philosophes français (*Op. cit.*)” .

Si ces fables peuvent, aux temps nouveaux, être accueillies avec tendresse, c'est peut-être parce que la question n'y est plus d'abord de la grandeur des pères, mais de ce qu'une fille ose:

“mêler son humble et simple guirlande à l'offrande que l'Institut dépose aujourd'hui sur les tombeaux de Cornelle et de Voltaire (*Ibidem*)” .

14. *Hommage aux mânes de Cornelle et de Voltaire*, présenté à l'Institut national par Marie-Victoire-Hortense Frescarode, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 966 242.